

## *Fuimus*

*On dit les choses qu'on éprouve le besoin de dire et que l'autre ne comprendra pas, on ne parle que pour soi-même.*

PROUST

## *Désormais*

Ce que devint ta figure ce que fut ton visage au-dedans des semblables années je ne saurais le dire – ne te connaissant désormais que de loin en allée au milieu de ceux qui ne te ressembleront jamais perdue auprès de ceux que tu ne peux comprendre. Pour moi j'en suis réduit à te voir en pensées réduit aux restes maigres de ta silhouette – est-ce là encore te connaître. Et sans cesse pourtant il me faut veiller sur eux comme sur d'anciennes reliques menacées d'anonymat tandis que d'autres innombrables chaque jour te voient et te fréquentent sans y prendre garde. À quoi ceux-là passent-ils donc leurs journées à quoi leur sert-il de t'avoir dans leur sphère. Et sans y accorder la moindre attention en ta discrète compagnie bientôt les voilà seuls.

Quant à moi je découvre à présent ce que c'est que de n'être qu'un centre particulier sans aucune espèce d'importance. Pour la première fois peut-être voilà que je remarque cette sorte de périphérie où ma vue se limite et je sens désormais combien j'aurais besoin d'un appui différent. Toi l'en allée au milieu des silhouettes quelconques au creux formé au-dedans de ma substance je mesure enfin ce que je te devais. Privé de ton aliment que restera-t-il de parties en mon corps desséché. Tu sais sans cesse me revient en pensée cette image du terreau qui pourtant ne me satisfait pas.

Il me fallut quelques années pour comprendre cette dette bizarre pour comprendre ce que mes pas devaient aux tiens ce que mes mains devaient à ta plus grande figure – toi le visage fermé ou tourné vers le sol toi la face portée vers de nouveaux endroits. C'est à peine si je réalise encore l'étendue de cet appauvrissement l'étendue d'une diminution soudaine de mes perspectives et je découvre enfin ce que c'est que de voir chaque chose de côté par les deux seuls trous de notre tête.

## *Élégie*

On me dit qu'à chaque accident il faut penser à ceux à qui semblable chose arriva et qui en furent touchés trouvant cela étrange ou blâmable. Or de ceux-là aujourd'hui il est inutile de s'inquiéter pourquoi donc ne pas laisser à chacun ses troubles propres et soi-même demeurer ferme demeurer fixe en son mouvement comme en son attitude. On me dit d'être attentif à chaque chose importante autour de moi rassemblée et je comprends ces paroles familières voyant bien que ce sont mes pensées qui offrent ici la plus grande résistance – et mes jugements chaque jour ne savent qu'augmenter mes doutes aussi bien que mes déceptions.

J'appris récemment qu'il existe deux formes de bêtise en l'espèce de l'espoir et du souvenir. Malgré mon âge je crois me situer du côté de la seconde – cette attitude pathétique qui rappelle ce qui fut et qui s'efforce de désespérer de soi. Il m'arrive pourtant de songer à la possibilité d'une issue favorable – qui demanderait toutefois d'agir différemment qui supposerait d'autres choses en pensée. Revenant sur nos places de mes mains je toucherais tes genoux ton menton tour à tour et toi seule peut-être comprendrait en effet cette sorte de signe.

Toi le menton bas les genoux resserrés j'aurais des mains pour ces vieux gestes de supplique. Mais c'est là chose impossible – car il paraît que je suis un idiot que j'ai fait la déception de tes jeunes années il paraît encore que je ne dois plus revoir ta figure toi qui prouvas ma folie et montras au grand jour que je suis dix-sept serpents nés pour ton infortune. Comment donc espérer revenir en ton cercle et le moyen d'échapper seulement à la calme et stupide somnolence de la mémoire. Il y faudrait moins de patience et plus de courage – moi qui refuse le sourire hébété de l'optimiste moi qui pourtant tu le sais écris pour obtenir.

## *Nostos*

Arrivé maintenant à l'époque des chutes extérieures parvenu au point du plus grand dénuement nos anciennes marches me reviennent en pensée – sous la forme vague et décevante d'un souvenir pouvant être au fond celui de n'importe qui. Il faudrait savoir évoquer ce temps d'une façon plus nette évitant toute abstraction et toute niaiserie savoir entendre à nouveau le bruit de tes pas sur le haut du pavé et qui ne résonne plus autrement qu'en mon esprit confondu là avec la marche ininterrompue des autres qui ne sont pas toi.

Sans cesse alors mijotent en mon cerveau tes mises en garde d'autrefois – me peignant ainsi la vie insipide d'un homme ordinaire. *Tu vas habiter de grandes villes où ton âge et ta figure te rendront semblable à tous – je ne sais si tu retrouveras ailleurs un cœur comme le mien mais espères-tu jamais connaître encore ce que tu sentis ce que tu fus auprès de moi. Mon image et les restes de ma silhouette te poursuivront malgré toi. Cent fois plus belle alors que je ne fus jamais ma figure tout à coup viendra te surprendre au coin de chaque rue et tu croiras partout me rencontrer partout m'apercevoir toi désormais misérable toi recouvert pour toujours d'un vêtement de dégoût.*

Autant de paroles qu'il n'est plus temps d'écouter et qui jamais ne furent à ce point justes. Réduit désormais à l'existence d'une personne quelconque il me faut vivre avec l'absence d'une image précise de ce que tu fus vivre ton nom en ma bouche et n'approchant de toi que les yeux refermés – additionnant les heures avec les heures soutenant ainsi la lente succession des minutes qui ne valent plus rien.

## *Arrêt*

Que me sert de rappeler une espérance éteinte pour jamais que nous servent ces paroles ces plaintes ces cris. Tu le sais on me défendit de te voir et de t'écrire oubliant que l'on te privait ainsi du consolateur non du tourment négligeant aussi cette force particulière de la pensée qui malgré les obstacles pense ce qu'elle veut et voit tout ce qu'elle veut voir. Et me voilà désormais écrivant pour toi sans doute pour toi dont j'ignore en fait l'exacte figure toi à l'identité incertaine. Me voilà connaissant les possibles effets de mes chaînes causales aussi bien que l'irréversibilité des choses faites que toi-même ne saurais défaire. Qu'un oubli général ne peut-il te cacher ce qui fut te cacher mes plus grandes erreurs. Que ne les puis-je moi-même oublier.

C'est là chose impossible je le sens j'en ai pour la vie maintenant et la pointe tu le vois s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. À chaque minute me reviennent ta mine basse ton menton anguleux comme celui de certaines Vierges de Botticelli ton visage le plus souvent penché comme tes yeux eux-mêmes penchés en même temps que relevés sur leurs bords en direction des sourcils comme font ceux des Égyptiennes d'autrefois le front dégagé le front lisse où reste encore visible l'embarras des heures disparues. À chaque minute il me semble de la voir dans cette même attitude qui toujours fut la sienne – me restent son habillement son air ses gestes les plus confus et ses regards lourds du poids de la pensée.

Il paraît d'ailleurs que chacune recèle quelque chose qui n'est pas dans une autre et qui empêcherait que nous puissions contenter avec ses pareilles la tension qu'elle a fait naître en nous. Pour moi je continue de chercher la nature de cette chose tout en concédant qu'elle doit bien exister qu'il doit bien y avoir une raison à ce défaut en moi tellement véritable. Ce qui n'est plus ce qui fut capable de perdurer par-delà les variations – que reste-t-il sinon ce même muscle froid au-dedans de ma poitrine. Et me voilà désormais figé en l'attente d'une issue rendu immobile comme une silhouette de Chirico sommé de cesser avant l'arrêt naturel du geste.

## *Raisons*

Le muscle tantôt frappe tantôt se tait et bêtement dans les rues je cherche l'image de l'enfant que tu étais à qui tu ne ressembles même plus peut-être à qui surtout tu ne veux plus ressembler. Alors je pourrais partir partir et faire le tour du globe aller chercher dans un autre hémisphère le repos qui m'échappe en ces lieux. Comme un insensé ne pourrais-je pas en un autre univers aller conduire mes errances et trouver une place un asile au monde où être tranquille un moment.

*Attends et tu seras guéri* me dit-on. Sottises. Ou alors *le souvenir de tes anciennes bassesses te garantira contre une rechute*. Inepties de la même espèce. Rien de tout cela ne fonctionne et me voilà désormais contraint d'en passer par la pénible médiation des lignes successives. Il est vrai que jamais il ne fut question pour moi d'un monologue parti quelque part de l'arrière de ma bouche ou de ma pensée jamais je n'eus à l'esprit autre chose qu'une discussion et rien ne dicta mieux ma conduite que l'hypothèse d'une rencontre d'une réponse l'hypothèse enfin de quelqu'un à l'autre bout des lignes placé. Il faut que tu le saches il est de certaines feuilles que peut-être l'on ne diffuserait pas si l'on trouvait directement celui qu'elles visent si l'on pouvait en rester à la simple familiarité de la conversation. Faute d'être sûr de l'atteindre lui on feindra de s'adresser à d'autres – anonymes inconnus indifférents – auxquels on n'a jamais songé et pour qui l'on n'eut jamais une seule parole.

Voici donc tout un tas de ces feuilles quelconques voici quelques restes bien simples de mes vieilles pensées que tous croiront entendre et que tous peut-être reprendront à leur compte et ces feuilles ainsi ne t'ayant pu trouver n'auront servi à rien – toi ignorant tout de ton image à l'arrière de ma tête eux ces idiots occupés à ce qui ne les regarde pas répétant sottement ces bavardages que toi seule bien sûr aurais su démêler.